



*La vie rêvée de  
Rachel Waring*



*Stephen Benatar*

## 1.

LORSQUE MA GRAND-TANTE MOURUT, je n'avais que peu de souvenirs la concernant. Depuis l'âge de cinquante ans, elle avait vécu presque recluse. La dernière visite que je lui avais rendue à St John's Wood dans son appartement en sous-sol, oppressant, remontait à 1944, trente-sept ans plus tôt, et je n'avais alors que dix ans. Ce dont je me souviens peut-être le mieux est de l'avoir entendue nous raconter, à ma mère et moi, au moins une demi-douzaine de fois – comme on le ferait d'un conte merveilleux – l'histoire en son entier, sans jamais changer un mot, de l'opérette *Bitter Sweet*<sup>1</sup>. En y repensant, je ne pouvais raisonnablement croire que c'était le seul spectacle qu'elle eût aimé, même si c'était l'impression qu'elle donnait : elle en parlait encore, quelque quinze ans après l'avoir vu, comme si elle y était allée la veille au soir. Et, sans faillir, pour nous distraire, elle nous chantait toujours les deux mêmes chansons. Elle se tenait debout, cette femme plutôt boulotte, et – soit les deux mains posées sur sa poitrine, soit les bras grands ouverts, le regard voilé par l'émotion – d'un air pénétré et d'une voix forte, légèrement rauque, elle interprétait ces ballades avec tant d'ardeur que ma mère et moi devions baisser les yeux tandis que j'enfonçais mes ongles dans mes paumes. De toute évidence, pour nous deux, c'était là, sans aucun doute, un rare moment de connivence. Presque quarante ans plus tard,

---

1. Opérette en trois actes écrite par Noël Coward en 1929. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

je continuais à l’entendre clairement, ma Tante Alicia, celle qui chantait : *Bien que le soir tombe, je pense “si seulement...”* et là, un bref silence, sacré, puis :

... *Quelqu’un de merveilleux avait besoin de moi,  
Quelqu’un d’affectueux et qui me serait cher ;  
Alors mes inquiétudes s’envoleraient,  
Si je voyais qu’il me voulait près de lui .*

Sans que je m’en sois rendu compte, ces quelques vers m’étaient tout naturellement restés en mémoire et, un après-midi, à l’école, j’avais surpris les autres filles dans la cour de récréation en les chantant à tue-tête. À cette époque-là, les chansons en vogue étaient *Swinging on a Star* et *Don’t Fence Me In* ou, dans un autre genre, *The White Cliffs of Dover*<sup>2</sup> qui était censée remonter le moral mais que l’on chantait la gorge serrée ; toutefois, la mienne eut un succès immédiat et on me demandait souvent de la chanter, et d’interpréter ce qui était devenu «le numéro de Rachel». C’est ainsi que j’acquis, je crois, une certaine renommée et que je fus attendue dans les soirées ; j’avais pris l’habitude d’imiter, de manière diabolique, la vieille dame (cinquante-sept ans la dernière fois que je la vis) en exagérant toujours un peu plus à chaque fois. Je me sentais coupable, bien sûr, et je faisais

---

2. *Swinging on a Star* est un standard de la chanson américaine, interprétée en 1944 par Bing Crosby dans la comédie musicale *Going my way*. *Don’t Fence me In* est une chanson américaine populaire écrite en 1934, sur une musique de Cole Porter, rendue célèbre en 1944 par Bing Crosby et les Andrews Sisters. *The White Cliffs of Dover* a été écrite en 1941, pendant la Seconde Guerre mondiale, pour remonter le moral des Alliés, et fut rendue célèbre par l’interprétation de Vera Lynn en 1942.

le vœu pieux de ne pas recommencer. Cependant, le lendemain, je me disais qu'en aucun cas je ne portais préjudice à ma grand-tante et que, en revanche, j'en tirais pas mal de bénéfices. Malgré tout, je ne pouvais que difficilement concilier cette situation avec ce que je savais déjà, même à cette époque : j'espérais vraiment que je trouverais un jour ma place au Paradis.

À chaque fois que nous repartions de Neville Court, ma mère disait quelque chose comme : « Pauvre Alicia, il faut la ménager. »

« Est-ce qu'elle est folle ? avais-je une fois demandé.

— Mon Dieu, non ! À moins que... »

J'attendis.

« Ou tout au moins, si c'est le cas, continua-t-elle, elle est très heureuse. Il y en a plus d'un qui pourrait même lui envier sa folie. »

À mes yeux, Tante Alicia n'avait pas les qualités requises pour incarner l'image du bonheur parfait : elle était corpulente et ses joues, recouvertes de duvet, étaient poussiéreuses par excès de poudre. Elle portait des robes qui, selon ma mère, étaient pendues dans son armoire depuis des années et qui, même neuves, devaient déjà avoir été immettables ; une femme, comme je le découvrirai moi-même plus tard, toujours en quête, dans les recoins les plus obscurs d'une pièce surchauffée et luxuriante, de quelque chose d'inaccessible : probablement quelqu'un de très beau, de tendre et qui lui serait cher. Non, décidément, quand j'avais dix ans, je ne la voyais pas comme une femme qu'on pouvait envier. Pas plus que lorsque j'eus vingt ans. Ni même trente. Ou encore après.

Puis ma mère me dit :

«En réalité, un jour ton père a fait allusion au spectre de la folie qui plane sur sa famille. (Silence.) Et donc, toutes les vilaines petites filles ont intérêt à faire attention, n'est-ce pas?»

Elle avait ri et j'avais compris que c'était une blague. De toute façon, je n'étais pas particulièrement vilaine. Dans l'ensemble, j'étais une enfant sage qui ne se faisait pas remarquer. J'aurais été consternée – et terrifiée – si j'avais pensé à ce qui allait bientôt se passer dans la cour de récréation.

Une Irlandaise de stature imposante et haute en couleur s'occupait de Tante Alicia. Elle s'appelait Bridget et m'avait sûrement sauvé la vie en criant, un jour où je m'apprêtais à appuyer sur l'interrupteur de la cuisine avec les mains mouillées et pleines de savon. Quand ma grand-tante quitta St John's Wood sans dire à personne ni où elle allait ni pourquoi elle déménageait, Bridget l'accompagna. Elle ne laissa aucune adresse où faire suivre son courrier, pas même au gardien. Et il ne se souvenait pas du nom de l'entreprise de déménagement. Nous ne recevions aucune carte, ni pour Noël ni pour nos anniversaires, et c'est ainsi que nous oubliâmes tout ce qui concernait Neville Court et l'étrange vie de réclusion qu'on y menait. Ces bribes de chanson et les imitations – si tant est que c'est ce dont il s'agissait – finirent par appartenir au passé.

Je n'en entendis plus parler, même quand ma mère mourut. Je m'étais vaguement dit que Tante Alicia était morte, elle aussi.

Mais ce n'était pas le cas. À ce moment-là, elle en avait encore pour une bonne douzaine d'années.